

JEAN-CHRISTOPHE FOLLY



BENOÎT BLUES

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**OUI JE SAIS QUE
ÇA FERAIT DU BIEN
DE SORTIR DE SOI,
D'ÊTRE QUELQU'UN
D'AUTRE, LÀ OÙ C'EST
PLUS SUCRÉ ; MAIS
C'EST PAS POSSIBLE.
TU ES QUI TU ES.**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREENCRICR.COM
MEMOIREENCRICR.COM

BENOÎT BLUES

Benoît et Geoffrey étaient les meilleurs copains du monde. Dans le Paris des années 1980, ils jouent au jeu de la vie – amour, musique, alcool – entourés d’une constellation de personnages aussi imparfaits que désarmants. Après le suicide de Benoît, Geoffrey hérite de son journal de bord. Les révélations bouleversent tout ce que Geoffrey croyait savoir de leur relation et du monde qui les a vus grandir et s’éloigner l’un de l’autre. *Benoît Blues*, portrait en néon d’une génération bigarrée, est une ode à l’amitié aux sonorités décapantes.

Comédien franco-togolais, **JEAN-CHRISTOPHE FOLLY** fait du théâtre et du cinéma. Il a interprété des rôles dans des films de renom, dont *35 rhums* (2009), *L’angle mort* (2019) et *Sans filtre* (2022). Au théâtre, il a joué des rôles marquants, entre autres dans *Salade, tomate, oignons* (2024), *Harlem quartet* (2018) et *La nuit avant les forêts* (2021/2023). En 2017, il crée la compagnie Chajar & Chams. *Benoît Blues* est son premier roman. Jean-Christophe Folly vit en Bourgogne

JEAN-CHRISTOPHE FOLLY

BENOÎT BLUES



À toi Afef Benessaïeh, j'ai pas les mots...

1

La nouvelle de la mort de Benoît nous bouleversa tous.

Personne ne s'y attendait.

Et, d'ailleurs, même si on s'y attend, à la mort de quelqu'un je veux dire, on est toujours surpris, malgré tout, jamais préparé. Il y a peut-être un bon moment pour mourir mais il n'y a pas de bon moment pour apprendre la mort de quelqu'un ; ça, j'en suis persuadé. Moi, j'étais dans un bar ce jeudi-là et il faisait doux. Oui, ça fait un peu vieux con de dire ça mais y a plus d'saison ! Un jeudi de février à Paris, on devrait être en doudoune et moufles et bonnet et j'étais juste en pull. Mon petit pull gris près du corps. Celui qui met mes abdos en valeur.

Ce jeudi-là, comme ça se fait à demi dans les bars parisiens, comme ça se fait sans se faire, nous dansions. Oh pas comme au bal mais quand même ça y allait. Ce bar, j'y avais mes habitudes et je les ai encore. Par exemple, on ne m'y demande pas ce que je veux boire, on me le sert en même temps que j'acquiesce et moi, je dis : tu me le notes ? Et on me le note. Vodka pure et citron vert.

Alors ce jeudi-là, en dansant, en me laissant faire par la musique comme on dit, je m'approche du zinc pour une

nouvelle tournée et j'en profite pour prendre des nouvelles du serveur. D'une pierre deux coups. On parle de tout et de rien. On se hurle tout près dans les oreilles l'un après l'autre, nos cheveux se cognent, nos lèvres se frôlent. On se postillonne dessus en disant que le travail fatigue et que les gamins grandissent. À cet instant, je me souviens de la musique qui jouait, un truc de rap mais dansant, qui donne des ailes et l'envie d'être le roi du monde. Le genre de morceau qui rend beau. Soi-même on est beau et on veut que tous les autres le soient. Beaucoup de basse, beaucoup de *fuck* et de *nigger*. Je m'y croyais.

À cet instant le serveur, qui me connaissait par cœur, et qui me connaît toujours autant, ce serveur, Jamil on l'appellera même si c'est pas comme ça qu'il s'appelle mais j'ai tellement besoin de prendre des distances avec les choses qu'on va dire qu'il s'appelle Jamil. Jamil donc, en était à presser le quart de quart de citron vert dans ma vodka glacée et, nonchalamment, comme on parle du score d'un match, comme on se souvient d'un coup d'une chose qu'on avait complètement oublié de dire, une chose du quotidien « ah au fait je te devais cinq euros » « ah, c'est toi qui m'avais parlé du dernier Ken Loach ?! ». Avec ce ton-là, en égouttant le quart de quart de citron broyé avant de le jeter dans le verre, Jamil me dit : « Ah au fait t'as su pour Benoît ?! »

Toute personne normale aurait répondu qu'elle ne savait pas. Parce que je ne savais pas, je ne savais rien. Et quand on ne sait pas, on dit qu'on ne sait pas, alors on nous le dit et puis on l'apprend et tout le monde est content,

chacun dans son rôle et les vaches seront bien gardées, comme dit ma marraine.

Pourquoi ai-je répondu à Jamil que je savais, le mystère reste entier. Parce qu'alors sachant que j'ignorais tout, il aurait pris des pincettes avec moi, il m'aurait ménagé, épargné, comme le boxeur qui déjà chancelle, auquel on évite l'uppercut de trop. Au lieu de ça il m'est rentré dans le lard. « Ouais tu sais, c'est dingue quand même, le con ! Je pensais pas qu'il en arriverait à ça. Mais ça se sentait qu'il allait pas bien, ça puait la lose son truc. Mais ça me fait mal pour lui. »

Pendant que parle Jamil, ma gorge est devenue sèche, mon sang s'est comme figé et la musique est passée en fond. On voit ça, dans les films, quand quelqu'un apprend une nouvelle grave ; d'un coup, la musique qui était forte passe en fond. Je croyais que c'était que dans les films mais non, dans la vie c'est pareil. La musique est passée dans le fond, loin derrière et j'étais pendu aux lèvres de Jamil. La musique a disparu, il n'y a plus eu que les lèvres de Jamil. Et cette sensation bizarre d'être en train de se tromper.

Je m'inquiète alors qu'il n'y a encore rien de grave. Si je me détends, si je respire et laisse la musique revenir au premier plan, tout n'aura été qu'un cauchemar. Après tout, Jamil n'a rien dit de définitif. Oui, Benoît ne va pas bien, oui Benoît c'est vrai que c'est un peu un loser mais arrêtons-nous là. Ça suffit. La vie de Benoît commence à trop dépendre des lèvres de Jamil et ça ne me plaît pas. Sa vie dépend de ce qui va en sortir. C'est l'alcool sans doute qui me fait tourner la tête. Et j'ai beau le savoir, j'en bois

encore. Mes bras ne m'obéissent plus. Ils vident le verre dans ma gorge et en demandent un autre. Mes bras se révoltent car c'est une minute spéciale, une seconde particulière qui est en train de se jouer sous mes yeux. Dieu n'a jamais fait partie de ma vie, mes parents ont choisi de m'éduquer sans lui, si bien que pour moi, ce mot n'a jamais voulu rien dire ; mais ce jeudi-là, bizarrement, étrangement, Dieu est la première personne à laquelle je me suis adressé, alors que j'étais suspendu à Jamil et à ses lèvres. « Oh mon Dieu, faites que Benoît ait braqué une épicerie, faites qu'il ait abusé d'une vieille, qu'il ait giflé un passant pour que dalle ; faites tout bon Dieu pourvu qu'il soit en vie. »

Jamil remplit la nouvelle tournée à ras bord et se fait un verre aussi. « Elle est pour moi celle-là. » Ça sent mauvais, je me dis, si Jamil se met à payer sa tournée alors qu'il est pas si tard... « À Benoît ! » qu'il dit « et au RER D ! ». On trinque, nous buvons. Autour de moi, même si j'ai cessé de m'en rendre compte, ça continue à danser, une odeur de sueur qui monte, de bière et de salive chaude. On est de moins en moins regardants sur le contact, au contraire, pour la moindre connerie on se palpe. Même si je ne l'entends plus, la musique est très forte alors pour se faire comprendre, on se palpe. Il y a un instant à peine j'étais pareil, je palpais et toutes les personnes autour de moi étaient belles. Des artistes, des journalistes, des professeurs, des étudiants, de ceux qui vous donnent envie de tout savoir et l'on sait, après avoir parlé avec eux, qu'on sera moins bête qu'avant de leur avoir parlé. C'est un autre mystère qu'à présent je me sente par eux agressé, à l'instant du deuxième verre d'avec

Jamil je veux dire. Je les déteste d'être aussi près de moi, d'être aussi tactiles et sans pudeur, de ne pas respecter la distance. Je leur en veux. Je les déteste. « La vie continue », finit par dire Jamil. « Parti trop tôt ce con, parti trop tôt mais il faut bien que la vie continue. »

Alors ça ! S'il y a bien une chose à laquelle je ne m'attendais pas (et si je suis vraiment honnête, s'il y a bien une chose à laquelle je m'attendais), c'est que Benoît meure.

Benoît est mort.

Benoît est mort.

Quel goût peut bien avoir la vie après ça ? Un goût de vodka certes mais demain ? Quel goût aura la vie quand la nuit aura passé ? Quand tout le monde aura dormi et se sera réveillé. Quand tout le monde aura pris sa douche ? Quel goût aura la vie ? Ces deux dernières années, nous avons tous été tellement confrontés à la mort. Ça commence à faire beaucoup et même si on se relève de tout, même s'il est vrai qu'avec le temps va..., j'avais bien mal. J'avais mal au cœur. Pour de vrai. J'avais mal à l'organe du cœur, comme un tendon d'Achille qu'on a trop sollicité. Un mal de chien. Une tendinite. Je couinais au milieu des autres. J'essayais de faire semblant d'être heureux car c'était un jeudi soir et qu'il faisait doux, j'essayais de me remettre dans les chaussures d'il y avait trois minutes à peine, pour re-rire ; mais le cœur n'y était plus. Non. Le cœur n'y était plus...

... je suis rentré à la maison. Édith a été surprise de me voir de retour si tôt. Ça faisait depuis deux semaines seulement qu'on avait décidé de mettre en place ces soirées en alternance.

Sur un mois, la première semaine, Édith sortait le jeudi avec ses potes pendant que je m'occupais de la petite et je sortais le vendredi pendant qu'elle restait auprès du bébé; et le samedi soir, une semaine sur deux, on la faisait garder pour se faire un resto ou un ciné tranquille. La semaine d'après, on inversait les jours, moi le jeudi, elle le vendredi. Nous avions été prévenus. Le premier enfant c'est costaud, il peut te tuer un couple. Et comme Édith et moi on voulait pas tomber là-dedans, qu'on s'aimait fort, on avait décidé de prendre les devants, de pas se faire avoir comme les autres. C'était la semaine 2 donc.

D'ailleurs, la semaine 1 avait été super. Le jeudi, Édith avait passé la soirée avec une amie à elle, sous le signe du Japon. Elles avaient mangé japonais puis s'étaient maté un film, un documentaire je crois, qui se passait au Japon c'est sûr, dans quelle ville c'est trop m'en demander. Un truc sur des gens là-bas qui payent une fortune pour disparaître complètement du jour au lendemain et recommencer une nouvelle vie. Je me souviens que quand elle a fini de me raconter la trame du film, on s'est regardés comme une promesse. Celle de ne jamais se faire ça l'un à l'autre. De disparaître comme ça, sans donner de nouvelles, sans laisser de trace. Devenir comme mort pour l'autre.

Les yeux d'Édith brillaient. Elle avait bu du saké. Ça m'a toujours touché cette envie qu'elle avait, qu'elle

a toujours, de jouer à la Japonaise. Je ne suis pas sûr que les Japonais là-bas au Japon passent leurs soirées devant des documentaires sur eux à boire du saké et manger des sushis ; mais ça me touche qu'Édith imagine la vie au Japon, sa vie au Japon ainsi. Et ses yeux qui brillent. Depuis huit ans que nous sommes ensemble, je n'ai rien vu de plus beau que les yeux d'Édith qui brillent. Dès que ça démarre, je me mets automatiquement à bander. Un réflexe. Sa rétine est reliée à mon frein. Ça brille et je me rends.

Ce jeudi de la semaine 1 donc, j'avais couché la petite depuis deux heures quand Édith est rentrée et ses histoires de documentaire m'ont rendu affamé d'elle. C'est pas commun le désir qui reste intact après huit ans. Avec un bébé, par-dessus le marché ! Mais Édith m'a toujours troublé, impressionné je dirais même. Je n'ai jamais réussi à la cerner et c'est peut-être le secret de notre amour, de mon amour pour elle. Je ne sais pas qui elle est. Quand elle me parle, je l'écoute et ne sais pas, je ne sais jamais si elle me ment sur toute la ligne ou si ce qu'elle dit est vrai. La vérité est que je ne suis toujours pas parvenu à comprendre pourquoi elle est avec moi. Depuis huit ans, je me dis que c'est une machination, qu'elle est payée par le gouvernement ou par une ex à moi que j'aurais beaucoup fait souffrir, qu'elle est payée pour me faire croire que nous sommes ensemble et, au moment où je serai le plus éperdument amoureux d'elle, me quitter. J'espère qu'elle ne me quittera jamais. Et cet espoir m'excite. Dès que cet espoir se fait ressentir (et je le ressens en permanence), je deviens fou de désir.

Ce jeudi-là de la semaine 1, alors que ses yeux brillaient en parlant de ces Japonais qui disparaissent, mon regard a dû changer et elle a dû le remarquer car elle a souri, elle a arrêté de parler, m'a regardé dans les yeux et a dit « Tu m'écoutes pas ! — Si, je t'écoute ! — Non tu m'écoutes pas, quand tu parles comme ça, quand tu dis *je t'écoute* comme ça, tu m'écoutes plus, tu penses à autre chose ! » Et là, elle fait la moue, comme si elle boudait mais je sais qu'elle ne boude pas vraiment. Et elle, elle sait que je sais qu'elle ne boude pas, que je suis excité par ses yeux qui brillent, alors elle continue à faire sa moue et moi ça m'excite encore plus et elle, on dirait qu'elle se réchauffe aussi, que ça lui fait quelque chose. « Pardon... », je dis et je m'approche d'elle sur le canapé alors que jusque-là, j'étais sur la chaise en face ; et je plonge mon nez dans ses cheveux, dans le creux de son cou. Je lui caresse le ventre. Je sens qu'elle le rentre et je m'en fiche. Elle a du ventre Édith. Elle en a toujours eu, ça n'a rien à voir avec la grossesse. Elle veut le perdre, depuis huit ans, elle a toujours voulu le perdre et moi j'ai toujours été contre. Son ventre est tellement beau. Comme ça plisse, quel bonheur ! Perdre mes doigts dans les plis de son ventre... Elle me repousse un peu mais je me colle à elle exprès, je colle ma braguette sur sa hanche, comme un animal, pour lui montrer que je suis dur et que c'est elle qui me rend comme ça. Et c'est souvent de la même manière que nous évoluons. Nous nous connaissons à merveille. Toujours en chien de faïence ou de cuillère, je sais plus comment il est le chien, peut-être une histoire de fusil derrière. Tous les deux, Édith et moi, en position

foétale, elle devant, moi derrière. Une de mes mains presse un de ses seins minuscules (Édith a des seins tout petits et moi j'aime bien lui chanter, quand elle s'habille le matin « me / surexcitent / tes p'tits seins de bakélite... »), l'autre de mes mains la caresse tout autour du clitoris et, au bord de son orgasme, ses cuisses se resserrent et quand il y a un grand silence, je peux entendre mes phalanges craquer sous la pression de son plaisir. Elle enfonce ses ongles dans ma hanche et nous jouissons. De concert, ensemble, en même temps, simultanément. Puis je lui embrasse le cou, elle ronronne, je lui dis que je l'aime, elle ronronne encore. Elle se lève au ralenti pour laisser à mon sexe le temps de se réhabituer à la température ambiante. Comme si elle accouchait de mon sexe. Et elle va faire pipi.

Elle sait que je la regarde et avec les années j'ai appris à m'en rendre compte. Je veux dire que j'ai appris à voir la différence entre l'Édith qui sait que je la regarde quand elle est nue et l'Édith qui ne le sait pas. Elle n'aime pas son corps et c'est toujours une torture pour elle, après l'amour, de sentir que j'observe ses moindres courbes pendant qu'elle va faire pipi mais elle n'a pas d'autre choix que de l'accepter, cette torture, comme une douleur inévitable qui finira par passer.

Je n'ai jamais réussi à trouver d'exemple, de point de comparaison avec ce que ma compagne peut ressentir quand on vient de faire l'amour et que je la regarde et qu'elle est nue et qu'on dirait que ça lui fait mal mais qu'elle fait comme si de rien n'était. Ce qui s'en rapprocherait le plus, c'est le pédiluve avant d'entrer dans la piscine municipale.

Voilà, on sait que la piscine nous tend les bras mais il y a toujours cette flaque qui sert à désinfecter les pieds. Mettre ses pieds dedans c'est dégueulasse mais on est malheureusement obligé de le faire si on veut accéder à la piscine. Rien que d'imaginer tous les ongles incarnés, les oignons, les cors, les mycoses qui macèrent dans cette eau claire. L'eau se boit bordel ! La boire ? Non ? Oui ? Une minute plus tard, on sera dans une eau bleue et claire (où tout un chacun d'ailleurs pourra péter, pisser, se moucher, suer à sa guise mais c'est une eau vaste, ce n'est pas une eau stagnante alors...). Sauf que la piscine est après alors que le coït est avant. Chaque fois que je regarde Édith marcher vers les toilettes, consciente que je l'épie, je ne peux pas m'empêcher de me dire que pour elle c'est comme de marcher dans un pédiluve mais que c'est comme ça, qu'il n'y a pas d'amour sans eau stagnante. Elle doit m'aimer sacrément !

Avant la petite, nous parlions, moi dans la chambre, elle aux toilettes, de tout et de rien ; mais maintenant nous prenons garde à ne pas la réveiller. Aussi, c'est sur la pointe des pieds qu'Édith s'en va de nous et ce n'est plus sa voix que j'entends mais le petit filet de son urine frotter l'eau des toilettes, comme l'archet frotte les cordes du violon.

C'est ainsi que s'est achevé notre jeudi de la semaine 1. Sous le signe du Japon et du sexe.

Le vendredi, il ne s'est rien passé de spécial, j'ai fait une petite soirée poker chez Rémi. On joue en ligne. Je suis meilleur que lui. Sur les douze tables que j'avais, j'ai réussi à me rembourser les 200 € que j'avais misés. J'ai peut-être

même gagné 30 €, je me souviens plus. Rémi jouait sur quatre tables et a perdu les 50 € qu'il avait misés. C'est-à-dire qu'il a perdu 100 € en tout. Et puis voilà. Je suis rentré. Un peu impatient de retrouver ma petite famille...

... Le jeudi où j'ai appris pour Benoît, je suis rentré tôt donc. Édith m'a regardé un peu surprise, pendant un quart de seconde, j'ai cru lire une espèce de déception dans ses yeux, comme si ses plans de soirée solo, je les lui foirais.

Édith a des regards comme ça parfois qui vous excluent de sa vie à jamais, des montées de rouge qui lui viennent aux joues et dans le cou. Elle a quand même fini par me sourire. Je suis allé dire bonne nuit à la petite qui dormait déjà.

Le retour en métro m'avait un peu dessaoulé mais la lucidité et l'idée que Benoît soit mort, tout ça tourbillonnait en moi comme une nouvelle ivresse. Je devais reboire pour combattre l'ivresse d'être lucide. C'était la sobriété qui allait me faire vomir. Il fallait que je boive. Du Glenmorangie, de notre voyage en Écosse.

C'est bien le whisky, quand on est en deuil. On est là dans le salon et Édith ne sait pas comment me prendre. Rarement mais il lui arrive de ne pas savoir comment s'y prendre avec moi, elle se retrouve face à un étranger et elle danse d'un pied sur l'autre en attendant que brèche se fasse. C'est rare mais ça arrive et moi, pour dire la vérité, ça me plaît. D'être une énigme pour la femme que j'aime. Dans ces moments, je l'imagine en train de parler à ses copines, de leur demander conseil. Quand Édith me regarde

comme une énigme, je me sens plus viril et ça me fait du bien. C'est comme de trouver un billet de 10 € dans la rue alors qu'on gagne déjà bien sa vie. On n'en a pas besoin de cet argent trouvé mais il nous rappelle à quel point c'est bien d'en avoir. Je pourrais même avouer que ce jeudi de la mort de Benoît, quand Édith est revenue dans le salon et qu'elle m'a regardé « sans savoir comment me prendre », je me suis senti très très viril et j'ai été très très content de me sentir ainsi. C'est bizarre. Alors que mon meilleur copain était mort et que je venais de l'apprendre. L'humain est mystérieux. Édith a posé ses yeux sur moi et c'est un billet de 500 € que j'ai trouvé dans la rue !

« Il faut que je te parle », je lui dis, et puis quoi ? Comment est-ce qu'on annonce la mort ? Dans l'autre sens, à la rigueur. Édith qui m'annonce que mon pote est mort, là ça fait sens mais moi, le dire à Édith et prendre des pincettes, je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Parce que Benoît elle ne le connaissait pas si bien que ça. C'était mon ami, pas le sien. Cependant, si on sépare le cerveau en deux, comme les pysy font, et qu'on dit qu'il y a le conscient et l'inconscient, je dirais que mon conscient était bloqué. Que pour lui, dire « Benoît est mort », ça rendait la mort concrète et il n'en avait pas envie, mon conscient, de cette chose absurde qui veut que « quand on dit : c'est ». Alors je dirais que consciemment, il y avait comme un mur de brique soudé à ma luette qui empêchait les mots de sortir. L'inconscient lui, à mon avis, il jubilait. Parce qu'elle voyait quoi Édith ? Son mec depuis huit ans, le père de sa fille, qui revient plus tôt que prévu de son jeudi libre mais il sent

l'alcool quand même, il fait un bisou au bébé et se jette sur la bouteille de whisky du voyage en Écosse. Voilà ce qu'elle voit Édith et forcément elle est troublée. Il a dû se passer quelque chose, qu'elle se dit. J'avoue que j'ai aimé, ce soir-là, qu'elle ait pu se dire que j'allais lui annoncer que je ne l'aimais plus ou que je l'avais trompée ou les deux à la fois. C'est bas, c'est humain, c'est inconscient.

Mon amour pour Édith, c'est évident pour nous deux et pour notre entourage, mon amour pour elle, c'est une évidence qu'il est acquis et qu'il sera toujours là et d'un coup, alors qu'elle me regardait et qu'elle était pendue à mes lèvres (comme j'étais pendu aux lèvres de Jamil deux heures plus tôt), la colère m'est montée aux yeux. Je l'ai haïe de me mettre à cet endroit d'acquis. Dans la vie, Édith était propriétaire de son appartement à Maraîchers (dans lequel nous vivons), de sa Ford Fiesta et de mon amour pour elle.

Et ce jeudi, quand elle m'a demandé pour la troisième fois ce qui n'allait pas, j'ai craqué ! J'ai vu rouge, je me suis senti être sa chose et je n'ai pas supporté. C'est sorti tout seul. Comme quand on a quelque chose sur le cœur qu'on garde depuis très très longtemps et ça sort d'un coup. C'est sorti ce soir-là. Toute cette colère sur le fait que mon amour soit une propriété comme une autre, une sensation de lui être inutile et qu'elle aurait pu me vendre ou m'échanger, ça aurait été la même chose. Tout, j'ai tout dit, je lui ai tout dit. En trois mots. Voilà ce qui est incroyable. Toute ma colère s'est concentrée en trois mots. Mais ces trois mots n'avaient rien à voir avec ma colère.